

Rédacteur en chef :
CARLOS DE BADAJOZ.

—
Annonces :
La ligne... 20 centimes.
On traite à forfait.

LE RASOIR

DESSINATEUR-PROPRIÉTAIRE

V. LEMAITRE

—
Bureaux :

Rue Carlier, n° 4.

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉSIÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy.
A Verviers, chez WEBER-CHAPUIS, Place des Récollets.

Liège, 9 Octobre 1870.

Numéro 22.

Deuxième Année.

AVIS.

C'est jeudi que nous mettons en vente le n° au bénéfice des blessés Prussiens et Français.

Qu'on se l'arrache !

Qui trop embrasse mal étireint.

Les lauriers de Sésostris, d'Alexandre-le-Grand, de César, de Charlemagne, de Napoléon I^{er} et de Picrochole empêchaient M^r von Bismarck de dormir.

Les victoires de 1866 ne lui suffisaient pas. La Saxe, le Hanovre, la Hesse, Francfort et les duchés annexés, Bade, Bavière et Wurtemberg tributaires, ne contentaient pas sa vaste ambition. Il tournait son regard d'aigle vers d'autres conquêtes, vers de nouvelles grandeurs. La France est vaincue ; la fortune des armes favorise le noble comte, et voilà qu'il essaie d'en arracher d'énormes lambeaux. L'Alsace, la Lorraine, peut-être autre chose encore, doivent devenir la proie du vainqueur.

Où s'arrêtera-t-il ? Où sera-t-il satisfait ? *Quousque non ascendam !*

Nous entendons d'ici la conversation de M^r de Bismarck avec son doux maître, le pieux Frédéric-Guillaume.

— Nous prendrons ensuite le Luxembourg ; on y parle une espèce de dialecte allemand.

— Certes, nous le prendrons. Et le Danemark ?

— Nous le tenons déjà. Nous avons le Schleswig-Holstein. Nous aurons Copenhague.

— Et puis la Suède et la Norvège ?

— Pourquoi non ? les Scandinaves ne sont-ils pas des Teutons ?

— Vous oubliez que les provinces de la Baltique, la Courlande, l'Esthonie, la Livonie, sont peuplées de gens de race allemande, et que jadis l'ordre *Teutonique* et celui des *Porte-Glaives* y régnaient.

— Non, je ne l'oublie point. Mais que dira mon frère le czar de toutes les Russies ?

— Je, dit Bismarck, le prendrai à merci.

— Et l'archiduché d'Autriche, et le Tyrol, et la Styrie ?

— Ils sont à nous, de par le droit du jargon et du plus fort.

— Et Neufchâtel, que nous avons laissé se faire suisse, il y a quelques années ?

— Ce sera notre première revendication.

— Après toutes ces conquêtes, nous nous reposerons.

— Y pensez-vous ? N'y a-t-il pas au fond de la Hongrie, une province ou quelques colons allemands ont établi des villes ou des villages, la Transylvanie, l'oubliez-vous ?

— Non pas. Mais ensuite ?

— Je vous proposerai la conquête de l'Amérique, tout au moins des états de l'ouest. Là, des milliers d'Allemands, fuyant ce qu'ils osaient appeler la misère et le despotisme dont ils jouissaient ici, ont créé des colonies puissantes ; le Missouri, l'Arkansas, le Wisconsin, l'Illinois, sont peuplés de Germains. Leur domination nous appartient de droit divin, *von Gottes Gnaden*.

— L'idée est juste. Mais alors tout sera fini, nous pourrons nous reposer sur cette abondante litière de lauriers.

— Peut-être bien. Pourtant, pourquoi notre légitime ambition n'irait-elle pas plus loin ? Dieu n'a rien à refuser à ses zélés serviteurs, aux piétistes qui l'adorent avec tant d'ardeur. En dehors du monde terrestre, il y a de grandes conquêtes à faire.

— Et quoi ?

— Nous prendrons la lune !

— Et Mercure, et Jupiter, et Saturne, et Uranus !

— Evidemment !

— Alors nous détrônerons Dieu !

— Nous le mettrons à la pension.

— Et je serai par la grâce de... par la grâce de nous, Seigneur de l'Univers et de tous les lieux.

— Sans aucun doute !

— Hosannah ! Partons en guerre !

Comment ce vœu se réalisera-t-il ?

Nous ne le savons. Mais l'histoire nous montre que la politique des conquêtes est la plus funeste des politiques pour ceux-là même qui l'entreprennent. Les grands empires ont été sans durée. Ils se sont écroulés sur eux-mêmes, à cause même de leur étendue. Que M. de Bismarck se rappelle l'histoire et qu'il n'oublie pas le proverbe : *qui trop embrasse mal étireint*.

CARLOS DE BADAJOZ.

Un Prussien d'aujourd'hui.

J'ai connu autrefois un Prussien du nom de Péters. Il demeurait à Aix-la-Chapelle, dans la longue rue qui conduit à la fontaine Elise. Court, très-gras, sans cou, la face enluminée, la tête surmontée de rares cheveux dressés en toupet, il faisait vaguement songer à une betterave volumineuse qui aurait obtenu un prix à quelque concours. C'était un honnête marchand de saucisses. Il connaissait les

andouilles jusque dans leurs plus secrets replis, mais sa science n'allait pas au-delà. Du reste il avouait son ignorance, il était simple, modeste, timide même, et au demeurant d'un commerce agréable. Si ses allures paraissaient un peu lourdes, et sa cervelle un peu lente, au moins n'entendait-on sortir de sa bouche ni hablerie ni vanterie. Il avait épousé une femme grasouillette et appétissante que l'on nommait Gretchen. Quand je me rendais chez lui, y allais-je pour Gretchen ou pour les saucissons, c'est ce que, dans mes démêlés avec moi-même, je ne suis jamais parvenu à découvrir. Tout ce que je puis dire, c'est que l'une et les autres étaient également savoureux.

Peters et moi, nous étions les meilleurs amis du monde.

Hier, je l'aperçois de loin sur le quai d'Avroy, je reconnais ma betterave, je cours à lui, les bras ouverts.

Monsieur Peters me regarde et me rend un salut cérémonieux.

Je le considère, je l'examine. Il était complètement transformé. Il portait sa tête respectueusement, ses regards tombaient sur vous avec une magistrale lenteur, toute sa personne respirait je ne sais quel air d'imposante autorité.

J'ôtai mon chapeau et m'inclinai profondément.

— Eh ! bien, monsieur le belge, s'écria-t-il, (je vous fais grâce de son accent et de ses germanismes et je traduis par à-peu-près), que dites-vous de la guerre et des Prussiens ?

— Hum ! hum ! répondis-je.

— Voyez-vous, Monsieur, continua-t-il en prenant un ton majestueux ; nous autres, nous les Prussiens, nous ne sommes pas des bavards comme les Français, nous ne crions pas sur les toits que nous allons manger tout le monde, mais nous agissons, oui, nous agissons, nous, nous sommes des savants, nous connaissons les routes de la France mieux que les habitants du pays, nous sommes forts, très-forts et nous rossons les Français comme on rosserait des gamins.

— Avez-vous fait partie de l'armée prussienne, Monsieur Peters ? me hasardai-je à lui demander.

— Non, répondit-il en haussant dédaigneusement les épaules, mais qu'est-ce que cela fait ? J'aurais pu en faire partie, dès lors cela revient au même. Mais ce n'est pas fini, poursuivit-il sans plus s'occuper de mon interruption, nous avons battu les Autrichiens et les Français, ce sera bientôt le tour d'une autre nation, nous avons notre idée.

— Il est certain que Bismarck, fis-je.

— Bismarck ! s'écria-t-il en me coupant la parole, Bismarck ! Qu'avons-nous besoin de Bismarck ? Aujourd'hui c'est lui, c'est bien, demain ce sera un autre, nous sommes tous, en Prusse, des Bismarck. Je gardai un silence prudent. Et mon brave mar-

chand de saucisses commença à me dérouler des projets d'annexion innombrables avec des plans de bataille, des démarches diplomatiques, des marches et contre-marches, des ruses de toutes sortes.

Je le laissai parler, et l'observai à la dérobée. Je vous affirme qu'il se prenait au sérieux. Plus de timidité, ni de modestie chez lui. Une confiance en soi inébranlable.

Un moment, il dit je ne sais quel mot qu'il prononça de la plus bizarre façon, et que je dus lui faire répéter à plusieurs reprises pour le comprendre. Je m'aventurai à lui observer que sa prononciation n'était pas tout-à-fait exacte.

— Vous trouvez, Monsieur le belge, riposta-t-il; eh! bien, apprenez que c'est comme cela que nous prononçons le français à Berlin.

— Du moment qu'il en est ainsi, répondis-je humblement, je vous remercie du renseignement, j'irai apprendre le français à Berlin.

Il ne sourcilla pas et continua son récit. Bientôt après je le quittai. En me serrant la main, vous voyez, dit-il, ce que c'est qu'un Prussien.

— Parbleu! je le vois, fis-je. PASCHAL.

Causerie.

« La critique est aisée et l'art est difficile. »

Destouches, en écrivant ce vers, n'eut sans doute pas en vue la critique posée, réfléchie, basée sur l'étude de ce qui en fait l'objet. Cette critique, toute pleine de difficultés, est presque un art elle-même; la dire aisée, ce serait un non-sens.

Toujours impartiale, ne jugeant qu'en connaissance de cause, elle ne doit pas, quoique parfois sévère, être pour nous un sujet de plainte; chacun doit savoir reconnaître ses défauts, et c'est un maître qui parle quand cette critique les relève.

Mais, à côté de la critique fondée, il y a la critique vulgaire, irréfléchie, que chacun s'arroge le droit de faire.

Issue, presque toujours, d'une lecture distraite, d'un ouï-dire, ou même d'un parti pris, celle-ci est d'autant plus rigoureuse qu'elle a moins de raison d'être. Tout est de son domaine, elle ne respecte rien. Les coups qu'elle porte ne sont, il est vrai, que des coups d'épingle, mais elle frappe sans cesse; la critique sérieuse détruit ce qu'elle touche, mais elle touche le mauvais seulement; l'autre ne fait que blesser, mais elle atteint indistinctement le mauvais et le bon.

Dès qu'une œuvre paraît, la critique est là qui l'attend et s'en saisit: un mot à reprendre dans le fond ou dans la forme, c'est tout ce qu'il lui faut; par elle, le moindre défaut grossit, passant de bouche en bouche; c'est la boule de neige qui roule. La tache va, grandissant sans cesse, et, à peine perceptible au début, elle se trouve, à la fin, envahissant l'œuvre entière. Ce que d'abord on qualifiait de « passable », on le trouvera « mauvais » plus tard, demain, on le dira « ignoble », et la critique d'aller son train jusqu'à épuisement de la liste des épithètes, qu'on emploie, pourvu qu'elles soient violentes, sans trop se préoccuper de leur véritable signification.

Qu'on ait dix fois donné du bon, la chose semblera des plus naturelles, à peine en parlera-t-on; mais, qu'à la onzième fois, ce qu'on donne soit médiocre ou seulement inférieur à ce qu'on a donné précédemment, oh, alors, la critique a beau jeu. La somme de blâme que cette seule faiblesse vaudra à l'auteur excédera, sans nul doute, la somme d'éloges, prix de tous ses écrits antérieurs, et le blâme d'aujourd'hui atténuera les éloges d'hier.

L'auteur qui livre une œuvre à la publicité n'a émis aucune idée sans y avoir longuement réfléchi; chacune de ses phrases, chacun de ses mots ont tour à tour été pesés, car il sait bien qu'une fois publiée, cette œuvre est, sans défense, soumise à l'opinion.

C'est donc sans discussion qu'on juge et qu'on condamne. N'y a-t-il pas là une raison suffisante pour qu'on use d'indulgence?

Où conduit cette critique?

Quelque minime que soit une œuvre, elle est aimée de son auteur, et l'affection qu'il lui porte est en raison de la peine qu'elle lui a coûtée; il a sur elle ses illusions et ne veut pas s'exposer à les perdre. Cela suffit pour qu'il ne publie rien.

Voilà pour les uns.

D'autres vaudraient écrire, mais ils sont certains que ce qu'ils produiront se trouvera tout d'abord en présence d'une appréciation sinon malveillante, du moins peu favorable, et ils n'osent pas.

La conséquence de tout cela, c'est que la littérature n'est pas chez nous ce qu'elle pourrait, ce qu'elle devrait être.

A qui la faute? à ceux et c'est le grand nombre, qui jugent et condamnent sans réflexion, sans connaissance de cause; à ceux-là, on pourrait opposer le vieux proverbe:

« Il est aisé de reprendre et malaisé de faire mieux. » Mais, nous serons moins rigoureux; nous leur dirons seulement: Vous qui critiquez si légèrement ceux qui écrivent, essayez d'écrire; peut-être cet essai vous rendra-t-il plus indulgents.

NELL.

Conseil communal.

Séance du lundi 3 Octobre — Présidence de M. Piercot, bourgmestre.

L'appel nominal constate la présence de 18 membres, deux de plus qu'il n'en faut pour aller se promener.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté.

M. Bourdon, échevin. — M^r, le 1^{er} article à l'ordre du jour est la construction d'un pont reliant l'île-de-commerce. . . .

M. Lion. — (Vivement.) A propos de l'île-de-commerce j'apprendrai au collège qu'il y a vis-à-vis la chapelle du paradis un mur qui menace ruine et je prierai le collège de le faire récrépir, avant qu'il ne soit tombé, parcequ'après cela coûterait plus cher.

M. le Président. — Le collège prend bonne note de la judicieuse remarque de notre honorable collègue M. Lion. La parole est à M. le conseiller Renier Malherbe.

M. R. Malherbe. — M^r depuis 30 ans les habitants de la rue en bois pétitionnent pour obtenir la construction d'un canal. L'état et le province doivent intervenir, il s'agit seulement de savoir la quantité d'eau qui tombe en cet endroit pour déterminer la part contributive de chacun. Tout un hiver est nécessaire pour cela et je propose de renvoyer au mois d'Avril la résolution à prendre.

M. Hanssens. — Une simple observation, M^r. Les habitants vont donc encore être privés pendant 6 mois de ce canal si désiré et cela pendant l'hiver, la plus laide des saisons.

M. Fraigneux. — La plus désagréable des saisons. . . .

M. Gillon. — La saison où il neige le plus. . . .

M. Mottard. — La saison de l'année. . . .

M. Ansiaux. — L'hiver est une des 4 saisons de l'année. . . .

M. Capitaine. — Certainement que l'hiver, . . . quand il pleut, il ne fait pas beau. —

M. Hanssens. — Et si M. Renier Malherbe trouve que la rue en bois peut encore bien se passer de canal pendant 6 mois, c'est qu'il y a été se promener par un beau soleil, alors que le temps sec. . . .

M. Renier Malherbe. — Je demande la parole pour un fait personnel. — Que M. Hanssens apprenne que je n'ai pas le temps d'aller me promener et que si j'ai été dans la rue en bois c'est que j'y ai été appelé par la nature (atchi) . . . de mes fonctions (atchi.)

Le Conseil et le public enchantés d'avoir assisté

à une si belle discussion et surtout d'apprendre que M. R. Malherbe fonctionne rue En-Bois se retirent satisfaits. Seul, un grand Monsieur, assez corpulent, un pen chauve, ne paraissait pas partager l'allégresse générale. En vain nous avons cherché à connaître son nom. On nous a assuré cependant que c'est un docteur qui habite quai de la Batte et qui ne manque pas une seule séance dans laquelle M. R. Malherbe doit prendre la parole. C'est égal

Je voudrais bien savoir quel était ce gros hamme Si c'est un grand docteur et comment il se nomme.

RIKARAK.

Coups de Rasoir.

On assure que certaines personnes qui avaient proposé de prendre chez elles des blessés et de les soigner à leurs frais ont vu leur offre repoussée. Pourquoi chercherait-on, en réduisant le nombre des gens dévoués, à augmenter le mérite du dévouement?

Il pourrait bien y avoir une question de ruban ladeous.

Chaque soir, au passage des trains de blessés on voyait à la gare des Guillemins des dames en toilette élégante accompagnées de beaux messieurs.

Qu'y faisaient-ils?

Ils causaient, encombraient et regardaient.

Ils regardaient quoi?

Des gens qui souffraient!

Est-ce un spectacle bien réjouissant?

Un liégeois muni d'une énorme bouteille dans un waggon.

Qu'offre-t-il à un blessé?

De l'acide phénique!

Celui-ci, heureusement ne comprenait pas un mot de français, car, s'il eut compris. . . Dame, il en pu se fâcher.

Le gouvernement Français a aboli le timbre et pourtant beaucoup de journaux restent timbrés.

Dépêche télégraphique.

Blok-Honse, 8 Octpbre.

Eugénie à Napoléon.

Envoyez-moi votre docteur. . . Conneau.

Dictionnaire.

Estomac. — Partie du corps. Ex: As-tu mal à ton estomac. Cambresy.

Muraille. — M^d de musiques de Liège, fait de briques et de mortier.

Laurier. — Réflexion que fait Napoléon en songeant à l'Angleterre.

Baudet. — Animal porté aux processions au dessus du viatique.

Ex.: Bodet fut un bon officier de notre garde-civique.

Explication du mot carré du n° 28.

L A Z A R E
A V O C A T
Z O U A V E
A C A B I T
R A V I N E
É T Ê T E R

Personne ne nous a envoyé cette solution.

Annonces.

L'ETOILE BELGE

Abonnement. — fr 1,80, par mois.

6 centimes le numéro.

Chez DÉSIRÉ, passage Lemonier, 25.

Impr, et Lith. de J. Daxhelet, Passage Lemonier, 12.

CROQUIS BOURGEOIS



Vois-tu Papa-si j'avais été à la place de Mac-mahon...

rait-il être stupide de commander d'une façon pareille - au lieu de...

pas Forts du tout les Français - voici les positions - si...

concevez-vous que de vieux Généraux fassent de pareilles Bourdes ? des ânes mon cher ! ah ! si.....



voici ce que j'aurais fait si (passemoi le poulet) au lieu d'avancer...

avec mon balai me potaie même sans mon balai nous eussions fait courir ces Prussiens.

les voies du Seigneur sont impénétrables... en usez-vous ?

c'est amusant ! et celina n'est pas la pour frictionner mon lombago -



ah ! voici le rédacteur de..... qui m'a vu.. Je m'en vais -

cela va encore nous amener des maladies...

voyez-vous mes enfants - les Prussiens ce sont des voleurs...

Je ne veux plus lire tout cela ces émotions me tuent.....



prisonnier Prussien, soldat Belge, prisonnier Français.

- Je suis sans pain et sans ouvrage ; - vous n'êtes ni Prussien, ni Français, ni blessé, je ne puis rien faire pour vous.

ous qu'est mon fusil ?



avec tout ça, on me néglige